Document généré le 17 juil. 2025 01:03

Culture

Les enjeux de la production de connaissances : essai sur le pouvoir, le savoir et la solidarité féministe

Florence Piron

Volume 12, numéro 2, 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1080998ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1080998ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)
2563-710X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Piron, F. (1992). Les enjeux de la production de connaissances : essai sur le pouvoir, le savoir et la solidarité féministe. *Culture*, *12*(2), 63–82. https://doi.org/10.7202/1080998ar

Résumé de l'article

Au coeur de la pensée postmoderne se trouve une critique fondamentale du savoir scientifique et de ses prétentions à incarner la vérité universelle. Ces prétentions entraînent la disqualification des discours non légitimés par la science et des interprétations que les acteurs sociaux font de la réalité. Les chercheurs postmodernes comme Michel Foucault s'opposent vigoureusement à ces effets de pouvoir propres à tout « discours vrai », qui entraînent de plus des conséquences imprévisibles dans divers contextes de pratiques sociales. Selon l'argumentation de cet article, une catégorie de discours féministe en sciences sociales produit lui-même de tels effets de pouvoir lorsqu'il représente « les femmes » comme universellement opprimées, notamment dans le cas des femmes du Tiers-Monde et du développement international. Afin de réagir contre ces effets, il est nécessaire de faire appel à une autre conception de la solidarité et de réorienter pragmatiquement la production de connaissances vers un régime de vérité différent, plus satisfaisant.

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les enjeux de la production de connaissances : essai sur le pouvoir, le savoir et la solidarité féministe

Florence Piron

Département d'anthropologie

Université Laval

Postmodern thinking is characterized by a fundamental critic of scientific knowledge and of its pretensions to embody universal thruth. Indeed, these pretensions provoke the disqualification of discourses which are not legitimated by science, notably those which are the products of the many interpretations of lay social actors. Postmodern thinkers like Michel Foucault take a vigourous stand against the power effects inherent to any "true discourse" which have moreover impredictable consequences on various fields of social practices. This paper argues that a certain type of feminist discourse in social sciences produces such effects when it represents "women" as being universally oppressed, particularly in the case of Third World women and international development. In order to react against those power effects, a different conception of solidarity must be used and the production of knowledge must be reoriented pragmatically towards an other, more satisfaying, regime of truth.

Au coeur de la pensée postmoderne se trouve une critique fondamentale du savoir scientifique et de ses prétentions à incarner la vérité universelle. Ces prétentions entraînent la disqualification des discours non légitimés par la science et des interprétations que les acteurs sociaux font de la réalité. Les chercheurs postmodernes comme Michel Foucault s'opposent vigoureusement à ces effets de pouvoir propres à tout "discours vrai", qui entraînent de plus des conséquences imprévisibles dans divers contextes de pratiques sociales. Selon l'argumentation de cet article, une catégorie de discours féministe en sciences sociales produit lui-même de tels effets de pouvoir lorsqu'il représente "les femmes" comme universellement opprimées, notamment dans le cas des femmes du Tiers-Monde et du développement international. Afin de réagir contre ces effets, il est nécessaire de faire appel à une autre conception de la solidarité et de réorienter pragmatiquement la production de connaissances vers un régime de vérité différent, plus satisfaisant.

La production intensive de connaissances en sciences sociales par des experts de plus en plus nombreux dans et hors de l'université est une des caractéristiques fondamentales des sociétés occidentales contemporaines, comme le rappelle Giddens (1990: 39-40): "Modernity is constituted in and through reflexively applied knowledge [...]. The chronic revision of social practices in the light of knowledge about those practices is part of the very tissue of modern institutions". Cette "réflexivité institutionnelle du savoir" (Giddens 1991: 20) signifie que les contextes d'utilisation du savoir produit par les institutions scientifiques et leurs acteurs sont bien plus nombreux, variés et vastes que son contexte de production: selon leurs intérêts et leurs positions, les acteurs sociaux se le réapproprient pour ensuite transformer leur contexte d'action; ces transformations sont à leur tour reprises par les scientifiques qui produisent à nouveau du savoir à leur propos et ainsi de suite: "the reflexivity of modern social life consists in the fact that social practices are constantly examined and reformed in the light of incoming information about those very practices, thus constitutively altering their character" (Giddens 1990: 38).

L'étroitesse de cette interaction a amené de nombreux intellectuels à réfléchir sur les liens entre la production de savoir, le pouvoir politique et l'éthique (par exemple, Haan, Bellah, Rabinow et Sullivan éd. 1983). En effet, en tant que producteurs de discours sur une société, il semble indispensable que les cher-

cheurs et chercheuses en sciences sociales réfléchissent aux effets possibles de leur discours sur cette société et sur ceux dont ils parlent, d'autant plus que leur prestige intellectuel confère à leurs analyses une forte légitimité. Si on redéfinit alors la recherche en sciences sociales comme "a continuing reflection on urgent social issues with which the social scientist is ethically involved" (Bellah, Haan, Rabinow et Sullivan 1983: 14), la nécessité de pratiquer une "critique" du savoir s'impose, non pas tant du point de vue de sa valeur scientifique interne, que de celui de sa "valeur morale": on cherche alors à évaluer ce savoir en fonction de ses conséquences réflexives possibles et à évaluer ces dernières selon nos valeurs morales, politiques et humaines. C'est dans cet esprit que j'entreprends dans ce texte de faire une critique du savoir féministe en sciences sociales, notamment de certains discours qu'il a produit au sujet des "femmes du Tiers-Monde". Ma position est que si on reconnaît l'importance stratégique des sciences sociales dans le monde contemporain, tous les discours qu'elles produisent, même s'ils sont libertaires, contestaires ou révolutionnaires, devraient être soumis à une telle analyse critique.

L'argumentation proposée dans ce texte est la suivante: en raison de ses objectifs politiques, le féminisme classique en sciences sociales a tenté d'identifier les stratégies et les moyens utilisés dans différents contextes par les hommes pour dominer, opprimer ou asservir les femmes, étant entendu que cette oppression est ontologiquement ou statistiquement universelle (Rosaldo et Lamphere 1974: 3). Au nom de la "sororité" et de la solidarité corollaire que cette universalité rend pensables et possibles (au-delà et en dépit des différences), plusieurs anthropologues féministes ont produit des textes scientifiques ayant pour but de montrer, tout en les dénonçant, les modes de domination subis par les femmes vivant dans des sociétés non-occidentales, dans les pays dits du Tiers-Monde (par exemple, Mathieu 1985b).

En affirmant ainsi la vérité de l'oppression des femmes, notamment en réaction contre la "cécité" de générations d'anthropologues masculins, ces discours, bien que critiques et contestaires, sont partie prenante dans une lutte pour devenir ce que Foucault (1980: 131) appelle un discours vrai ou un régime de vérité, c'est-à-dire un ensemble d'interprétations de la réalité qui produisent des objets, des sujets, des relations, des stratégies discursives et des porte-paroles légitimes, et qui se donnent pour vraies ou universelles. Or ces discours "vrais", qui sont toujours produits dans des contextes particuliers de rapports de force et de contraintes historiques, entraînent des *effets de pouvoir*, qui se manifestent entre autres par l'imposition à des éléments de la réalité d'une représentation légitime, présentée comme spéculaire (reflétant fidèlement la réalité), mais dont le sens renvoie aux rapports de pouvoir propres au contexte de sa production. Comme l'indique Foucault (ibid.), " "truth" is linked in a circular relation with systems of power which produce and sustain it, and to effects of power which it induces and which extends it"[1].

Cette notion d'effet de pouvoir sera explicitée dans ce qui suit. Mais il est important de comprendre que ces effets débordent largement le niveau du discours. Si les régimes de vérité sont les produits de pratiques sociales historiquement constituées, ils en sont également une composante essentielle, comme le montrent les analyses que Foucault a faites d'institutions comme la prison ou l'asile psychiatrique. On peut donc dire avec Rabinow (1986) que les représentations sont des faits sociaux en ce qu'elles sont inlassablement produites, contestées, transformées et utilisées par les acteurs sociaux dans leurs rapports mutuels, leurs pratiques et leurs institutions. Si on utilise la conception heuristique du pouvoir proposée par Foucault (1975, 1976, 1980 et 1984), selon laquelle le pouvoir n'est pas un attribut qu'on possède (ou non), démarquant ainsi unilatéralement les dominants des dominés, mais est une forme que prennent les rapports sociaux face à des enjeux définis dans des contextes précis, les effets de pouvoir potentiels d'un discours vrai s'actualisent ou se concrétisent différemment selon les situations où il apparaît et est utilisé, ce sur quoi le producteur de ce discours n'a pas de contrôle[2]. Puisque la vérité "is the object, under diverse forms, of immense diffusion and consumption (circulating through apparatuses of education and information)" (Foucault 1980: 131) et qu'elle "est une des composantes qui définissent le mieux le fonctionnement du pouvoir dans le monde moderne" (Dreyfus et Rabinow 1984: 291), la réflexivité institutionnelle du savoir mentionnée plus haut est inséparable de la question du pouvoir, non pas dans la mesure où certains savoirs seraient plus ou moins éloignés du centre du pouvoir, mais dans celle où, en tant que discours vrais produits dans le contexte académique-scientifique, ces savoirs ont inévitablement des effets de pouvoir non seulement dans ce contexte (Rabinow 1986: 252-253) mais aussi en dehors de lui et d'une façon qui n'est ni prévisible ni contrôlable.

C'est à un exemple de cette situation que je m'intéresse dans cet article, plus précisément aux effets de pouvoir possibles du discours féministe-dénonciateur d'oppression dans le contexte des rapports entre le milieu du développement international et les femmes du Tiers-Monde. Je suggère que ce qui est en jeu est la définition de la capacité d'agir et d'analyser de ces femmes, et par suite, de leur capacité de gérer des projets et de l'argent. Or, si un des effets du discours dénonciateur est de masquer la marge de manoeuvre des femmes au profit d'une représentation de leur oppression, ce qui ne peut guère aider à bâtir la crédibilité de ces mêmes femmes aux yeux des gestionnaires du développement, on peut s'interroger sur la "solidarité" ainsi mise en oeuvre/en discours et se demander si une autre stratégie discursive ne serait pas plus appropriée en regard de cette solidarité, qu'il faudra alors redéfinir.

Entreprendre une telle démarche critique dans le cas du savoir féministe en sciences sociales exige que je sois très claire quant à mes objectifs, notamment pour éviter que cette critique soit récupérée et réappropriée par les adversaires des idéaux sociaux de ce mouvement d'idées, ce qui serait une conséquence réflexive possible mais incontrôlable.

Les éditrices de l'ouvrage *Conflicts in Feminism* (Hirsch et Fox Keller 1990a) manifestent avec amertume une inquiétude similaire dans leur bilan douloureux et courageux des déchirures internes du féminisme au cours de la dernière décennie, qu'elles définissent comme "a decade in which the feminist illusion of sisterhood and the "dream of a common language" gave way to the realities of fractured discourses" (ibid.: 1). Selon elles, ces conflits et ces divisions risquent d'obscurcir l'idéal commun de ce mouvement, de miner "the collective effort of gender analysis" (ibid.: 3) et ultimement, de menacer "the very viability of contemporary feminism as a political and theoretical venture" (ibid.: 4). Cependant, il leur a semblé que plutôt que de nier l'importance de ces divisions en les faisant passer pour un signe de la "vitalité" des débats internes (ou pour le résultat de tactiques des détracteurs du féminisme; Dagenais 1986: 12), il était nécessaire d'y faire face, de les comprendre et de les rendre plus constructives: "we felt a certain urgency about identifying better strategies for practicing conflict, for restoring dialogue [...], for making productive our multiple and manyfold differences" (Hirsh et Fox Keller 1990: 4). Ce faisant, ces auteures plaident en faveur d'une "éthique de la critique" qui permette de pratiquer une critique du savoir sérieuse et indispensable, sans que cela dérive vers des règlements de compte entre chercheuses féministes et/ou non féministes. Je souhaite que ma critique des effets de pouvoir-savoir propres à certains éléments du discours féministe soit vue comme relevant d'une telle démarche[3]. La problématique des effets de pouvoir exige d'être contextualisée le plus clairement possible au sein de la recherche en sciences sociales; c'est ce qui est présenté ci-dessous. Par la suite, avant de voir comment cette problématique peut s'appliquer au savoir féministe, il est important de comprendre certains aspects du débat entre le savoir féministe et le savoir postmoderne dans lequel s'inscrit ce type d'analyse. Ce détour permettra de mieux débattre ensuite.

La pensée postmoderne et les effets de pouvoir du savoir

Comme l'indique cette introduction, les références sur lesquelles s'appuie l'argumentation proposée dans ce texte sont principalement issues des travaux de Foucault et de la tradition de réflexion qu'ils ont suscitée depuis vingt ans. Cette tradition fait partie de la "fédération interprétative" (Rabinow 1986: 256) que de nombreux auteurs appellent le postmodernisme et qui, selon les auteurs et les disciplines, a suscité de nombreux débats autour de thèmes variés, parfois avec des décalages dans le temps (ibid.: 242). Un des principes fondamentaux qui unifie ce courant est la place privilégiée accordée à la "déconstruction". Comme l'écrit Flax (1987: 624), "postmodern discourses are all "deconstructive" in that they seek to distance us from and make us skeptical about beliefs concerning truth, knowledge, power, the self and language that are often taken for granted and serve as legitimation for contemporary Western culture". Autrement dit, la pensée postmoderne rassemble tous les discours qui mettent en doute le projet moderniste et les principes de la rationalité issus des philosophes des Lumières, en particulier la séparation entre le pouvoir et le savoir, l'universalité de la raison et la capacité de connaître objectivement les lois qui organisent le monde.

En philosophie, sous l'influence des travaux de Derrida sur la déconstruction, qui montrent que les significations sont des construits, et en ce sens, des fictions, et qu'il n'y a donc pas de correspondance directe entre les mots et le monde, on a appelé cet ensemble de discours "post-métaphysique" car ils rejettent le rêve métaphysique et moderniste "d'un fondement à partir duquel l'homme [le Sujet] pour-

rait appréhender le monde étendu devant lui comme un terrain appropriable en totalité, [le rêve d'une] vue exempte de point de vue d'où ce qui est se dispenserait sans angle d'ombre" (Collin 1992: 125). En opposition à ce "désir de trouver des fondements pour s'y cramponner, des territoires à l'intérieur desquels on ne peut errer, des objets qui s'imposent d'eux-mêmes, des représentations indéniables" (Rorty 1990: 349), les chercheurs rattachés au postmodernisme, qu'ils travaillent en sociologie de la connaissance, en études littéraires, en anthropologie, etc. ont déconstruit les textes savants en montrant qu'il s'agit de construits produits et utilisés dans des contextes socialement et historiquement situés. En anthropologie, par exemple, la prise de conscience de la "textualité littéraire" des monographies a amené des chercheurs à réfléchir à la façon dont l'autorité des anthropologues, c'est-à-dire la légitimité de leur description des sociétés étudiées, s'est construite à partir de différentes stratégies discursives (procédés rhétoriques et littéraires) (Clifford et Marcus éd. 1986). La déconstruction de ces stratégies, c'est-à-dire l'effort pour en comprendre le fonctionnement à l'intérieur du texte ethnographique, a montré le caractère fictionnel de ce dernier et a amené certains de ces chercheurs à poser la question du pouvoir de l'anthropologue d'imposer comme vraies des représentations de la société étudiée. Ce questionnement amène à considérer que les textes des anthropologues sont impliqués dans des rapports de pouvoir-savoir dont l'enjeu est la représentation légitime d'un groupe de personnes, et dans lesquels sont engagés aussi bien le producteur du discours que les personnes représentées. Cependant, cet engagement est inégalitaire puisque le producteur bénéficie de son appartenance au monde de la science pour masquer le caractère fictionnel de son discours et que, de plus, c'est lui qui a le dernier mot au sens littéral comme au sens figuré.

Les chercheuses féministes ont contribué à cette démarche en montrant comment certaines stratégies de production de connaissances en sciences sociales excluaient les femmes, soit comme co-auteures (Gertrude 1977), soit comme membres à part entière de la société étudiée, créant ainsi, au sein du savoir, un biais faisant valoir le point de vue masculin sur la réalité au détriment de celui des femmes; cette critique, bien que déconstruisant un aspect de la rhétorique moderniste, n'est cependant pas vraiment postmoderne lorsqu'elle laisse entendre qu'un savoir sans biais est souhaitable et possible.

Ce que Foucault a apporté à ces remises en question radicales du projet moderniste, c'est le thème du pouvoir et la prise en compte du social et du politique. Le genre de déconstruction qu'il propose, qu'il appelle "généalogie", consiste à comprendre comment, historiquement et socialement, des discours vrais ont pu se constituer, notamment en imposant comme universels des critères départageant le vrai du faux, et quelles étaient les relations de ces discours avec les pratiques et les institutions en exercice dans ce même contexte; en somme, il s'agit d'étudier les conditions de possibilité et de fonctionnement des régimes de vérité.

Cette question du pouvoir est cependant le lieu d'une controverse à propos du postmodernisme[4], signe probable d'un rapport de pouvoir autour de la représentation légitime de ce courant d'idées... Ainsi, plusieurs commentateurs interprètent la démarche déconstructionniste comme la fin de toute vérité et donc de toute valeur, notamment de toute possibilité d'un engagement politique. C'est le cas, comme on le verra plus loin, de plusieurs féministes qui, comme Di Leonardo (1991: 24), affirment que "poststructuralism is antiscience, antitheory; it levels our distinctions among truth and falsehood, science and myth. It denies the existence of social order or real human selves, declaring the death of the subject; [it] entails a logic of disintegration: it cannot affirm any truth or claim any political stance; it can only deconstruct". Toute action politique, notamment féministe, serait donc incompatible avec cette position théorique. En effet, comme l'indique Collin (1992), toute pensée politique suppose et exige la construction et l'affirmation du Sujet abstrait d'un projet et d'un discours collectifs (les femmes, les Autochtones, etc.), à l'image du Sujet cartésien auteur du projet moderniste de vérité; or le postmodernisme a rejeté ce Sujet connaissant pour faire place à la pluralité, à l'"hétéronomie" des sujets (ibid.). Cependant, il ne faut pas confondre ce Sujet abstrait d'un discours avec le fait que les humains sont ou tendent à être des sujets, c'est-à-dire des acteurs engagés dans la parole et l'action, avec une subjectivité bien réelle, que le postmodernisme ne remet nullement en question, même s'il s'interroge sur la constitution de cette subjectivité (Couzens Hoy 1988).

Par ailleurs, cette opposition entre postmodernisme et action politique repose sur une conception de l'engagement politique qui correspond uniquement à la pratique militante au sein de groupes d'intérêt dans des situations de rapports de force. Ce

n'est pas le cas de Ryan (1982) qui considère que la déconstruction peut devenir très précieuse pour le marxisme, "a weapon of marxist political criticism" (ibid.: 1), grâce à la critique des institutions qu'elle opère en montrant le caractère fictionnel des discours qui les sous-tendent et en démontrant que la vérité que ces derniers proposent n'est pas la seule réalité possible: "to affirm the abyss deconstruction opens in the domain of knowledge is politically to affirm the permanent possibility of social change" (ibid.: 8). Cet auteur propose donc une conception plus large de l'action politique qui inclut la critique des prétentions rationalistes des systèmes de pouvoir et notamment du projet moderniste (Turner 1990: 4).

Ce qui est à l'origine de cette divergence d'interprétations est, en dehors du sens donné à l'engagement politique, celui donné à l'idée de "fiction": pour Di Leonardo, une fiction s'oppose à la vérité et ne peut donc fonder aucune prise de position. L'argument sous-jacent est qu'une prise de position n'est justifiable ou possible que si elle a un fondement vrai. Pour une analyse foucaldienne, cette affirmation signifie plutôt que toute prise de position s'appuie sur une stratégie discursive visant à lui donner un fondement vrai. En ce sens, chaque revendication de vérité par un discours est le symptôme d'un combat entre savoirs, entre interprétations rivales qui s'affrontent et luttent pour devenir la référence la plus légitime, pour contrôler ce qui peut ou ne peut pas être considéré comme vérité au sein de leur contexte, et pour définir les normes d'interprétation et de jugement qui vont constituer la référence normalisatrice dominante.

Cette notion de combat des savoirs (Foucault 1980: 132) a plusieurs corollaires. En premier lieu, elle suppose que la réalité est composée d'une pluralité irréductible et permanente de régimes de vérité (ou univers de sens, cultures, etc.) à travers laquelle se construisent et se définissent les rapports sociaux dans différents contextes. Puisqu'il n'existe rien en-dehors de ces interprétations, il n'est pas possible à un acteur social de ne pas avoir de valeurs, de ne pas être engagé dans une position quelconque, même implicite. Comme le dit Bauman (1988: 799), "postmodernity is marked by a view of the human world as irreducibly and irrevokably pluralistic, split into a multitude of sovereign units and sites of authority, with no horizontal or vertical order, either in actuality or in potency". L'analyse foucaldienne montre que ces univers ne "flottent" pas dans l'air: ils sont liés de façon intrinsèque à des pratiques sociales ainsi qu'à des conditions matérielles spécifiques, par exemple, le genre, la position de classe, la mémoire familiale, l'engagement politique, etc. Cette forme de relativisme qui s'oppose nettement à l'idée qu'un univers de sens domine légitimement les autres en raison de son accès privilégié à la vérité propose inversement l'idée qu'une telle revendication renvoie à l'existence de rapports de pouvoir réels et concrets entre ces univers. Autrement dit, la pluralité n'existe que dans le cadre des rapports de pouvoir qui lient les communautés détentrices de ces savoirs. Comme l'écrit Latour (1983: 217), "il est vain de prétendre que tous les systèmes de pensée, tous les programmes de vérité, toutes les classifications se valent puisqu'elles font tout pour ne pas s'équivaloir, pour gagner la main sur les autres, et, dans certains cas, pour accéder à l'hégémonie". Sur le plan de l'accès à la vérité, aucune interprétation n'a de privilège intrinsèque; mais dans la réalité, les savoirs sont dans des rapports fondamentalement asymétriques: "comme les programmes de vérité entrent en relation [...], ils se battent pour définir la vérité et l'erreur et, dans ces combats, il y a parfois des vainqueurs" (ibid.: 216). Le savoir scientifique d'ordre spéculaire fait partie de ces derniers, même s'il est de plus en plus contesté.

Le combat des savoirs suppose la mise en oeuvre par tous les protagonistes de stratégies discursives qui visent à rendre légitime leur discours; une de ces stratégies consiste à disqualifier comme faux ou comme non valide toute interprétation jugée dissidente ou concurrente (ce qui prend différentes formes selon les contextes), et par suite, toute pratique sociale rivale. En tant qu'institution relevant du discours scientifique, les sciences sociales ont une tendance historiquement constituée, propre à leur régime de vérité, à disqualifier les savoirs non-scientifiques issus du sens commun, qui sont qualifiés au pire de croyances naïves, de préjugés, de superstitions et de fausse conscience et, au mieux, de *doxa* et de représentations sociales[5]; cette stratégie vise à en somme à "demoting, disapproving and delegitimizing 'merely experiential' spontaneous, home-made, autonomous manifestations of human consciousness and self-consciousness" (Bauman 1990: 419). Cet effet de pouvoir est d'autant plus efficace lorsque l'instance qui produit la définition ou le savoir est dans un rapport social de pouvoir avec l'objet qu'elle construit-définit, rapport qui peut limiter la capacité de cet objet à contester cette définition (par exemple, des populations analphabètes).

Le postmodernisme est lui-même engagé dans une stratégie de pouvoir-savoir[6] qui tente de déconstruire un régime de vérité (le modernisme) au

moyen d'un autre qui privilégie les valeurs de tolérance et de pluralisme, qui "raffine notre sensibilité aux différences" (Lyotard 1979: 8), au détriment de la vérité spéculaire: "the postmodern critique of hierarchy, grand narratives, unitary notions of authority, or the bureaucratic imposition of official values has a certain parallel with the principles of toleration of difference in the liberal tradition" (Turner 1990: 11). En effet, le but de la critique postmoderne du savoir n'est pas de produire un savoir enfin pur, détaché de tout rapport de force, puisque selon elle, c'est impossible. Il s'agit plutôt de produire un savoir différent, qui se méfie des significations fixes et définitives et qui reconnaît l'ambiguïté et la pluralité fondamentales de la vie sociale (Bruner 1983: 13).

En conclusion de ce survol des fondements de la critique postmoderne du savoir, voici un bilan des trois catégories indissociables d'effets de pouvoir inéluctablement associés à la production de savoir en sciences sociales: (1): la production et l'imposition comme légitime d'une représentation de la réalité qui construit des objets, des sujets et des relations, et qui tente de se faire passer pour la vérité ou du moins de se faire reconnaître comme plus vraie que les autres représentations; (2) l'exclusion corollaire des savoirs concurrents au nom du privilège épistémologique des chercheurs, ce que Foucault (1984) a appelé le pouvoir pastoral; (3) la réappropriation de ces savoirs officiels par les acteurs sociaux qui les utilisent selon les enjeux et les stratégies propres à leurs contextes d'action sociales, notamment les institutions administratives, politiques, économiques, etc., mais aussi dans leur vie personnelle et leurs rapport avec les autres.

Les réponses de la recherche féministe au postmodernisme

Comme en témoigne la parution récente de nombreux articles (notamment dans *Signs*) et livres sur ce thème (par exemple, Scott 1988 et 1990; Flax 1987, Mascia-Lees et al. 1989, Diamond and Quinby éd. 1988, Nicholson 1990, Fraser 1989; Butler 1990), le postmodernisme a provoqué d'importantes réactions dans la recherche féministe que l'on peut répartir en trois principales catégories: soit un accueil très favorable (Scott 1990; Fraser 1989), soit un intérêt certain mais avec des réticences (Balbus 1987; Parpart s.d.), soit un rejet quasi-total qui se manifeste chez certaines chercheuses par une colère aisément perceptible dans leurs efforts critiques pour contrer les implications théoriques et politiques de ce mouvement d'idées ou de l'interprétation qu'elles en font (Mascia-Lees et al. 1989; Lauretis 1990). Dans ce qui suit, je voudrais présenter les arguments et les conséquences des positions les plus extrêmes afin de cerner quel est l'enjeu sous-jacent de ce débat à l'intérieur de la recherche féministe.

Les textes des auteurs du postmodernisme, notamment en études littéraires et en philosophie, ont été lus par les féministes alors que déjà était en route parmi elles une remise en question du postulat de la sororité, c'est-à-dire de l'unité *a priori* des femmes et de leurs intérêts contre la domination masculine. Ainsi, Fox Keller (Hirsch et Fox Keller 1990b: 380) rapporte que "a common refrain running through feminist theory these days [...] is that feminists of the seventies were able to maintain the illusion of commonality by their/our own exclusivity, because their/our eyes, and doors, were closed to the values and voices of women speaking different languages". Autrement dit, la reconnaissance de la diversité des contextes de vie des femmes à travers le monde (notamment sous la pression des Afro-américaines et des intellectuelles des pays du Tiers-Monde) commençait à s'imposer en même temps que déclinait la popularité des théories de l'oppression universelle des femmes par les hommes et du genre comme facteur premier d'oppression[7].

Dans la foulée du travail d'anthropologues comme Leacock (1981) et MacCormack et Strathern (1981), de nombreuses anthropologues cherchèrent à comprendre comment se construisent culturellement, historiquement et socialement les rapports sociaux entre femmes et hommes dans différents contextes (par exemple, Couillard 1987; Moore 1988; Sanday 1988). Selon ces travaux, la différence des positions sociales entre hommes et femmes dans une société donnée ne doit pas être automatiquement interprétée comme le signe d'un rapport hiérarchique unilatéral entre les deux "groupes". En effet, selon les contextes et les situations sociales, on peut dire que certaines femmes ont des espaces de pouvoir dans lesquels, selon la définition de Foucault (1984), rien n'agit sur leur action, alors que d'autres n'en ont pas (Sanday 1988; Abu-Lughod 1990). Ainsi Sindzingre (1984-1985: 39) remarque que dans la société africaine qu'elle étudie, "les femmes peuvent être valorisées en tant que mères et non en tant que productrices, ou bien exclues des activités rituelles villageoises tout en contrôlant en fait une part des ressources économiques, etc.". Weiner (1983: 253) affirme que chez les Trobriandais, la matrilinéarité "donne aux femmes une sphère de pouvoir qui n'a

pas d'équivalent du côté des hommes et dans laquelle ils ne peuvent s'immiscer de manière durable".

La difficulté de la présence ou non d'un rapport de pouvoir dans tel ou tel contexte a amené certaines chercheuses à réfléchir sur les notions de pouvoir et de domination et à remettre en question leur application directe dans des cultures non occidentales. Ainsi Strathern (1985 et 1987) montre que l'utilisation de ces notions dépend des conceptions de la personne et du lien entre l'action et l'acteur qui sont en vigueur dans le contexte étudié. La définition contextuelle du pouvoir proposée par Foucault paraît ici très utile[8] (Fardon 1985).

Une des plus récentes compilations de recherches anthropologiques sur les rapports de genre (Sanday et Goodenough 1990) va loin dans la remise en question de l'analyse du pouvoir, puisque les textes qui la composent ont décidé d'aller "au-delà du deuxième sexe" en décrivant des contextes dans lesquels les rapports de genre ne sont pas des rapports de force unilatéraux en faveur des hommes, mais sont conçus comme un ensemble de discours, de pratiques et de représentations complexes, conflictuels et paradoxaux. Cette approche considère les femmes comme des actrices sociales dont les pratiques contribuent, avec celles des hommes, à la structuration de leur société (ibid.: 17), et le genre comme une dimension des rapports sociaux. Le texte de Dinan (1977) adoptait déjà cette position, concevant les femmes "as social actors using strategies in structured ways to achieve desired goals" (ibid.: 159), mais ce faisant se démarquait du féminisme et du débat d'alors sur le pouvoir gagné ou perdu des femmes africaines au cours de la colonisation. Comme l'indique le titre du livre édité par Sanday et Goodenough (1990), cette orientation conduit l'anthropologie féministe à faire place à une anthropologie du genre qui met l'accent sur le caractère socialement construit et toujours renégocié de la définition des rapports de genre dans un contexte donné, et qui ne pose pas nécessairement la question du pouvoir[9].

Cette tendance est très bien exprimée dans l'un des derniers textes de Michelle Rosaldo (1987), une des pionnières de l'anthropologie féministe américaine qui, en 1974, écrivait que "all contemporary societies are to some extent male-dominated, and although the degree and expression of female subordination vary greatly, sexual asymmetry is presently a universal fact of human social life" (Rosaldo et Lamphere 1974: 3). Dans un texte ultérieur (Rosaldo 1987), elle remet en question sa position antérieure, affirmant que le discours féministe de l'universalité est demeuré prisonnier, sans s'en apercevoir, de certaines traditions de pensée (l'opposition binaire universaliste et la biologie sociale) et pratiques politiques (individualistes) pourtant jugées incompatibles avec lui. Ce discours, signale-t-elle, en est venu à évaluer et à décrire "our foreign sisters's goals and needs in terms at once related to and distant from our own. The interest in the "other" is, in every case, presented as a telling variant on our historically and politically shaped concerns" (Rosaldo 1987: 287), ce qui est pour cette auteure une position difficilement défendable moralement. Ce déplacement de sa pensée l'amène à se demander si le consensus à propos de la condition des femmes qu'elle percevait autour d'elle reflétait "real commonalities of concern or rather a political rhetoric that just happens to be available" (ibid.: 288). Afin de répondre à cette question, elle propose de "déconstruire" les catégories d'analyse des discours sur le genre[10], y compris celles du féminisme, et d'étudier "the collective forged symbolic terms that make gender both a resource and a constraint in conscious and political interaction among adults" (ibid.: 298). Cette allusion explicite à la déconstruction, l'un des fondements de la pensée postmoderne, annonçait quel allait être le lieu principal du débat entre savoir féministe et savoir postmoderne: la critique de la catégorie "femmes", cette dernière étant au coeur des réalisations théoriques et politiques du féminisme.

La pertinence et les effets potentiels de cette critique ont été interprétés très différemment selon les chercheuses qui s'y sont intéressées; mais il est important de noter dès maintenant que c'est à la lumière de la signification du postmodernisme pour le féminisme en tant que mouvement politique et intellectuel que ces chercheuses ont pris position. Alors que chez certaines, le postmodernisme fait émerger le vocabulaire du "danger" et du "piège", comme par exemple dans le texte de Mascia-Lees et al. (1989) dont le sous-titre est "cautions from a feminist perpective", d'autres y trouvent "a new way of analysing constructions of meanings and relationships of power that called unitary, universal categories into question and historicized concepts otherwise treated as natural, such as man/woman" (Scott 1990: 134). Pour comprendre l'enjeu principal de ces divergences, il est nécessaire auparavant d'évoquer certains aspects du postmodernisme qui ont visiblement fortement irrité une partie des féministes (sans toutefois constituer l'obstacle majeur à son intégration dans leur réflexion) et qui ont

contribué à masquer les affinités potentielles entre le féminisme et le postmodernisme.

Parmi ces "irritants" figurent la tendance de certains auteurs du postmodernisme à ne pas utiliser les textes des féministes[11], et à revendiquer la paternité d'arguments pourtant déjà élaborés par les féministes. C'est le cas par exemple de la notion d'expérience subjective: Lauretis (1990: 260) insiste pour rappeler que "the notion of experience in relation both to social-material practices and the formation and processes of subjectivity is a feminist concept, not a poststructuralist one". Il s'agit là d'une manifestation d'un combat entre savoirs qui ne devrait pourtant pas empêcher les tenants de l'un et de l'autre, de prendre au sérieux les critiques qu'ils s'adressent mutuellement.

Il existe un autre facteur secondaire qui peut expliquer une partie des résistances et de la méfiance de féministes comme Mascia-Lees et al. (1989) à l'égard du postmodernisme: l'arrogance avec laquelle certains chercheurs poststructuralistes ont traité les théories féministes, notamment leur "essentialisme", c'est-à-dire leur tendance à ne pas remettre en question l'essence de la catégorie "femmes" qu'elles utilisent. Cette arrogance, ce "self-righteous tone of superiority" (Lauretis 1990: 255), sont associés au postmodernisme "in the sense that it was considered more sophisticated, more elegant to be on the side of deconstruction than on the side of feminism", notamment en études littéraires (Gallop, Hirsh et Miller 1990: 353).

Celles que ces faiblesses du postmodernisme n'ont pas découragées cherchent à renouveler la théorie du genre, sans nécessairement renoncer à utiliser la notion de pouvoir, ce que craignent pourtant plusieurs féministes; leur démarche consiste à analyser l'exercice du pouvoir dans divers contextes selon l'approche proposée par Foucault (ci-dessus) et non à étudier les modalités contextualisées d'une domination toujours posée comme générale. Par exemple, Ong (1988) et Fraser (1989) tentent d'intégrer l'étude des rapports de genre dans les sociétés modernes (ou influencées par le projet de la modernité) à l'analyse que fait Foucault du pouvoir moderne. Ong (1988: 88) définit le genre comme un système symbolique inséparable de la famille, de l'économie et des rapports de pouvoir en général qui est "embedded in discourses and images marking social boundaries and self-reflective identities [...]. In sexual discourses, for instance, new techniques and regulations are generated for controlling social activity and perception. These in turn induce another scheme of power relations, i.e. techniques of self-management by people subjected to control". Autrement dit, le genre est une technique disciplinaire visant à produire des individus sexués normalisés. Fraser (1989) ajoute que les rapports de genre sont toujours contestés et contestables dans le cadre de la matrice dynamique des rapports de pouvoir qui relient les différentes interprétations des rapports de genre qui ont cours au sein d'une société. Son analyse des rapports de genre repose sur "an approach capable of representing human agency, social conflict and the construction and deconstruction of cultural meanings" (ibid.: 9). Des recherches comme celles de Pelchat (1992) et de Mutonkoley (1992) montrent les nombreuses possibilités d'une telle approche.

Le livre de Scott (1988) *Gender and the politics of history* comporte toute la richesse d'une pensée qui réussit à faire la synthèse entre un intérêt politiquement engagé pour la compréhension des rapports de genre et les acquis de la critique postmoderne du savoir. Son utilisation d'un concept "relativisé" du genre, défini comme une interprétation historiquement constituée de la différence sexuelle toujours sujette à contestation et à négociation de la part des acteurs sociaux, s'inscrit dans une tentative pour produire un nouveau savoir "through critical reflection on the processes by which knowledge is and has been produced" (ibid.: 11). En tant que féministe, elle s'intéresse au genre et veut comprendre comment, dans des contextes précis, "gender hierarchies are constructed, legitimated, challenged and maintained" (ibid.); en tant qu'historienne, elle tente d'historiciser le genre "by pointing to the variable and contradictory meanings attributed to sexual difference, to the political processes by which those meanings are developed and contested, to the instability and malleability of the categories 'women' and 'men' and to the ways those categories are articulated"[12].

Comme je l'ai indiqué plus haut, il existe des chercheuses féministes très intéressées par la critique postmoderne, mais qui n'acceptent pas complètement la remise en cause de la catégorie "femmes" et l'abandon de la thèse de la domination. Ainsi, Mascia-Lees et al. (1989: 27) remarquent que le féminisme actuel "is paradoxal in that it [...] acknowledges diversity among the women while positing that women recognize their unity" alors que Flax (1987: 628-629) semble hésiter entre une définition contextuelle des rapports de genre comme "a [situated] complex set of social relations" et l'affirmation

généralisante que "nevertheless, gender relations [...] have been (more or less) relations of domination".

La critique de la catégorie "femmes" et de l'essentialisme qui y est souvent rattaché comporte pour plusieurs chercheuses féministes des "conséquences réflexives" importantes qu'elles évaluent comme négatives à différents niveaux: ainsi, Mascia-Lees et al. (ibid.: 29) estiment que "the postmodern emphasis on multivocality leads to a denial of the continued existence of a hierarchy of discourse, the material and historical links between cultures can be ignored, with all the voices becoming equal, each telling only an individualized story". Se fondant sur une représentation du postmodernisme plus proche du poststructuralisme littéraire que de la critique foucaldienne, ces auteures, tout comme Di Leonardo (1991), considèrent que la valorisation du respect de la pluralité des interprétations, et donc le relativisme du postmodernisme, peuvent masquer les rapports de pouvoir dans les discours et les pratiques sociales. Cette inquiétude explicite est présentée de diverses manières par celles qui en font l'expérience; selon les plus radicalement opposées au postmodernisme, le fait que que la pensée postmoderne prenne de l'ampleur au moment même où les femmes et les peuples non-occidentaux commencent à s'affirmer comme sujets n'est pas un hasard et constitue une nouvelle manifestation du pouvoir des hommes qui sont en train de perdre leur privilège de définir la vérité. Cette interprétation plutôt simpliste ignore le fait que mettre l'accent sur la pluralité est en train de "rappeler" aux Occidentaux qui travaillent dans et avec le Tiers-Monde que les femmes de ces pays ne peuvent être rangées dans une catégorie indifférenciée (Parpart s.d.). Même les critiques du postmodernisme reconnaissent que "postmodernism, with its emphasis on the decentering of the cartesian subject, can be invigorating to those traditionally excluded from discourse" (Mascia-Lees et al. 1989: 28).

Mais au-delà de la crainte qu'une approche postmoderne soit aveugle au pouvoir, ce qui est évidemment toujours possible, l'inquiétude que suscite le relativisme de cette approche est d'ordre politique: que deviendra le mouvement féministe si sa catégorie fondatrice, les femmes, n'est plus viable? Comme le résume Fraser (1989: 181), "many other feminists worry that relativism undermines the possibility of political commitment". Les paradoxes qui entourent la tendance à la fragmentation de la catégorie "les femmes" au profit de l'idée que, selon les contextes, les femmes n'ont pas toutes les mêmes intérêts et que parfois certaines ont les mêmes intérêts que les hommes, constituent effectivement une menace pour l'argument principal du féminisme politique, et donc pour l'existence même de ce mouvement (Moore 1988: 11). Par ailleurs, puisque la pensée postmoderne rejette la possibilité de produire une connaissance vraie et objective du monde réel, même si cette connaissance se présente comme une critique de l'idéologie dominante, au profit de la reconnaissance de la pluralité des points de vue sur le monde, comment définir un fondement légitime à un engagement politique dans une cause collective comme le féminisme? Mascia-Lees et al. posent clairement le problème lorsqu'elles écrivent que "the danger for feminists is that in deconstructing categories of meaning, we deconstruct not only definition of 'womanhood' and 'truth' but also the very categories of our own analysis- 'women' and 'feminism' and 'oppression'" (1989: 27).

Si ce problème est si crucial, c'est parce qu'il met en cause l'ambivalence fondamentale de la recherche féministe qui, historiquement, a choisi de s'attaquer simultanément à deux "fronts" différents, le front politique et le front académique. Or, le féminisme qu'on peut appeler "militant" a besoin pour sa cohésion, son efficacité et sa légitimité dans certains milieux d'une théorie de l'oppression des femmes qui affirme l'existence d'une unité et d'une identité minimales des intérêts de toutes les femmes face à un élément oppresseur commun, les hommes: "for feminist theory, the development of a language that fully or adequately represents women has seemed necessary to foster the political visibility of women" (Butler 1990: 1). Rosaldo (1987), Lauretis (1990) et Scott (1990) expriment chacune à leur façon cet enjeu. Pour Rosaldo (1987: 289), "tensions within feminism, between essentialist universalism and a more relativist concern to understand what sorts of variants exist, have political consequences and roots"; Scott (1990: 145) montre que "if in our histories we relativize the categories woman and man, it means, of course, that we must also recognize the contingent and specific nature of our political claims"; Lauretis (1990: 262) est celle que l'enjeu semble bouleverser le plus: "If "woman" is a fiction, [...] and if there are no women as such, then the very issue of women's oppression would appear to be obsolete and feminism itself would have no reason to exist". Cette interprétation des conséquences théoriques et politiques du postmodernisme sur le féminisme provoque ici une colère[13] profonde qui révèle d'autant plus l'enjeu crucial de ce débat.

La contradiction qu'énoncent Hirsch et Fox Keller (1990b: 379) entre "our recognition of the disintegration of the representative subject of feminism, and the continuing need for a coherent voice with which to articulate political demands on behalf of the groupe called 'women'" est donc au coeur, selon moi, du rejet du postmodernisme par ce qu'on peut appeler le féminisme classique, qui définit (explicitement ou implicitement) l'unité et la solidarité politiques des femmes (à défaut d'une autre fondation) comme hiérarchiquement premières par rapport à la prise en compte des différences: "unity of "women" is often invoked to construct a solidarity of identity" (Butler 1990: 6). Cette position vise donc à préserver la catégorie "femmes" de toute déconstruction au nom d'une solidarité politique qu'elle juge essentielle et qui consiste à continuer de dénoncer les inégalités, le sexisme, les rapports de force, en somme la domination des femmes par les hommes (même si on ajoute la classe, le groupe ethnique, l'âge, etc.) et à revendiquer un changement.

Cependant, en réfutant la critique postmoderne au nom d'impératifs politiques, la recherche féministe "classique" ne répond pas aux questions que lui pose par ailleurs le postmodernisme (en plus de la critique de ses catégories) et qui concerne les effets de pouvoir que le savoir féministe, comme tout savoir, produit inévitablement. Dans la section suivante, je les évoque en montrant qu'ils en viennent involontairement à contrecarrer ce projet même de solidarité féministe, notamment lorsqu'il s'agit de femmes du Tiers-Monde.

Les effets de pouvoir de la position féministe classique

La déconstruction de la catégorie "femmes" par la critique postmoderne renvoie à l'idée que cette catégorie, telle qu'elle est utilisée dans le savoir féministe, est un des objets de discours produits par ce dernier au fil de son élaboration. Même si ce savoir est encore minoritaire et contestaire en regard de l'ensemble de la production scientifique, il n'en est pas moins un discours, "a historically, socially and institutionnally specific structure of statements, terms, catégories and beliefs" (Scott 1990: 135) qui, comme tout autre discours, cherche à construire sa légitimité en instituant des critères du vrai et du faux. Ferguson (1991) fait appel à une distinction fructueuse pour rendre compte des stratégies discursives propres à ce discours vrai. Elle montre qu'il s'agit principalement d'une stratégie héritière des théories du soupçon, qui cherche la vérité des rapports sociaux de sexe derrière la diversité apparente, jugée trompeuse, des femmes et des hommes empiriques, ces différences individuelles devant être réinterprétées à la lumière d'une grille d'analyse pré-définie; cette vérité sera alors le moyen de renverser les rapports de force, de s'en libérer. Cette "volonté de savoir", selon le titre d'un livre de Foucault (1976), est le signe indéniable d'un régime de vérité en action. On peut donc avancer que ce discours féministe est un régime de vérité lorsqu'il affirme détenir et représenter fidèlement "la" vérité sur les rapports sociaux entre femmes et hommes, vérité qui est celle du rapport de domination et de la nécessité de le combattre. A ce titre, il produit des effets de pouvoir dont fait partie une représentation de la condition féminine qui exclut les interprétations concurrentes[14].

Balbus (1987) a tenté de répondre à cette critique du féminisme classique, dont il admet le bien-fondé, en tentant de démontrer que la théorie féministe psychanalytique, bien qu'étant effectivement un discours unitaire qui se réclame de la vérité, n'en est pas pour autant un discours autoritaire ou "disciplinaire". Pour cela, il propose de distinguer les discours vrais autoritaires et les discours vrais libérateurs. Mais sa démonstration n'est pas convaincante car il déplace la question du pouvoir: au lieu de l'aborder au niveau des effets de pouvoir que produit le discours qu'il défend, ce qui correspond à la spécificité de la critique postmoderne, il la fait intervenir au niveau du contenu de ce discours. En montrant que le féminisme psychanalytique se distingue dans le choix et la construction de ses concepts de plusieurs autres discours disciplinaires analysés et critiqués par Foucault, Balbus ne remet pas en question les prétentions à l'universalité de son discours et donc l'exclusion des autres interprétations concurrentes.

Ce thème de l'exclusion a été traité par plusieurs auteures, à partir de points de vue différents. Collin, dans sa réflexion sur le "conflit tragique" dans lequel se trouve chaque féministe militante qui doit "parler d'une seule voix (collective) pour avoir droit à la solitude de sa voix" signale que le refus d'entendre "ce qui n'est pas déjà pré-entendu peut affecter aussi ceux ou celles qui se posent en porte-parole d'un groupe minorisé car tout "représentant" se fait une idée limitative de ce qu'il représente" (1992: 136). Butler (1990: 4) réfléchit sur le pouvoir d'exclusion de la catégorie "sans coutures" femmes: "the premature insistence on a stable subject of feminism, understood as a seamless category of women, inev-

itably generates multiple refusals to accept the category. These domains of exclusion reveal the coercive and regulatory consequences of that construction, even when the construction has been elaborated for emancipatory purposes". En réponse aux efforts des féministes pour penser la multiplicité des femmes au sein de la catégorie femmes, elle pose la question suivante: "What sense does it make to extend representation to subjects who are constructed through the exclusion of those who fail to conform to unspoken normative requirements of the subject?". Autrement dit, la nécessité politique de construire un sujet stable du féminisme a entraîné l'exclusion de certains objets de discours, ou bien leur redéfinition dans des termes acceptables par ce régime de vérité.

Flax (1987: 633), décrivant rapidement les travaux de Foucault, écrit que tout régime de vérité exige la suppression des discours qui menacent l'autorité du dicours dominant: "Hence within feminist theory a search for a defining theme or whole or a feminist viewpoint may require the suppression of the important and discomforting voices of persons with experiences unlike our own. The suppression of these voices seems to be a necessary condition for the (apparent) authority, coherence and universality of our own".

Dans un article écrit sous le signe de la colère, l'anthropologue d'origine malaise Ong (1988) montre l'incohérence du féminisme lorsque, d'un côté, il déconstruit l'autorité des discours masculins qui tentent d'objectiver l'expérience des femmes et que, de l'autre, lorsqu'il s'agit de cultures non-occidentales, il tente d'établir son autorité "on the backs of non-Western women, determining for them the meanings and goals of their lives" (ibid.: 80). Dans ce cas, il y a conjonction des effets de pouvoir du savoir occidental qui produit des représentations de l'Autre non-occidental, et du savoir féministe. Ong déconstruit donc le discours féministe pour montrer ses "intersections" avec les discours coloniaux[15], notamment dans le milieu du développement international: "by and large, non-Western women are taken as an unproblematic universal category; feminists mainly differ over whether modernization of the capitalist or socialist kind will emancipate or reinforce systems of gender inequality found in the Third World" (ibid.: 82). Elle montre ainsi que ces textes construisent les femmes du Tiers-Monde comme "either nonmodern or modern; [they are] seldom perceived as living in a situation where there is deeply felt tension between tradition and modernity" (ibid.: 86). Dans sa lecture des textes féministes, Ong (ibid.: 87) considère donc que les interprétations que les femmes étudiées font des rapports de genre dans lesquels elles vivent sont en général disqualifiées ou ignorées par les féministes, ou n'obtiennent qu'une place subordonnée ou folklorisée au sein de la production de savoir féministe, par exemple sous la forme de "témoignages" ou de "récits subjectifs" auxquels l'analyse qui en est faite n'accorde jamais le même poids de légitimité qu'aux analyses féministes[16]. Le résultat en est, selon elle, que la subjectivité féministe s'affirme et se valorise aux dépens de celle des femmes du Tiers-Monde (ibid.), alors que cette production de savoir était censée être un geste solidaire de la part des féministes occidentales envers ces femmes.

La colère de Ong l'amène peut-être à porter un jugement trop général puisqu'il existe des textes qui donnent explicitement la parole aux femmes comme Paroles du Zaïre (1984-1985) ou Le Cour Grandmaison (1978). Toutefois aucun de ces deux textes ne se présente comme une analyse scientifique des rapports hommes-femmes. Par ailleurs, sous l'influence d'une tendance propre à l'anthropologie en général (ou parallèle), les biographies et autobiographies de femmes non occidentales se multiplient et s'inscrivent dans un travail scientifique (Marcus et Cushman 1982).

Inversement, l'anthropologue Mathieu, pour qui "il existe, en ce qui concerne le pouvoir des hommes sur les femmes, le "viriarcat", une similitude structurelle entre nos sociétés et d'autres" (1985a: 7) a écrit un texte qui pourrait constituer le comble de l'exclusion de la pluralité des interprétations alors qu'il était censé être porteur de solidarité. Voulant expliquer pourquoi les femmes de certaines sociétés sahéliennes ne se révoltent pas contre leur domination, elle en vient à attribuer cet état des choses à une "anesthésie de la conscience" de ces femmes qui n'ont "généralement ni le droit, ni le temps, ni la force d'avoir accès [...] aux représentations idéelles légitimantes du pouvoir" (ibid.: 9). Partant du principe que les dominés ne peuvent que réagir au "champ de conscience structuré et donné pour les dominants" (1985b: 176), elle veut étudier à partir d'exemples les "limitations de la conscience que les femmes peuvent subir" (ibid.: 186), tant physiquement que moralement. Parmi ces limitations figure "les hommes qui contrôlent la femme (maris, frères, pères, fils, oncles, avec des modalités diverses selon les sociétés) [et qui forment] un véritable écran [...] dans sa conscience (ibid.: 194). Elle décrit donc "la femme" comme "séparée de ce qu'elle accomplit, non-sujet de ses

actes", "absente d'elle-même" (ibid.: 201) ou encore comme ayant "peur de réalités" (ibid.: 223), pour en arriver à la conclusion que "la (dé)négation par les opprimé(e)s de leur propre oppression n'a rien d'étonnant si l'on sait (mais pour le savoir il faut être de ce côté-ci de la barrière) qu'il est tout à fait insupportable et traumatisant de se reconnaître opprimé(e)" (ibid.: 233).

Mais alors, peut-on lui répondre immédiatement, pourquoi chercher à imposer cette définition des femmes africaines, "traumatisante" pour elles, et qui les présente comme des êtres minorisés, inférieurs, à peine capables de réfléchir? Avec un tel raisonnement parfaitement cohérent, tout discours d'une de ces femmes qui viendrait contredire le discours de Mathieu en faisant valoir son interprétation de sa propre réalité est catégorisé comme une preuve supplémentaire de l'"anesthésie de la conscience" de ces femmes. Non seulement ce jugement est extrêmement simpliste puisque le rapport au monde d'un acteur social est extrêmement complexe, contradictoire et temporellement mouvant, et ne peut donc se traduire dans l'alternative entre une conscience claire ou une conscience opprimée, mais comme l'a montré la critique postmoderne, il est un bon exemple du privilège épistémologique à la source du pouvoir pastoral des producteurs de savoir qui considèrent les acteurs et les actrices sociaux, notamment les plus opprimé-es, comme incapables de comprendre ce qui cause et reproduit leur oppression ou leurs façons de penser et d'agir. Leur discours à ce propos est considéré comme souvent faussé, erroné ou comme un indice supplémentaire de leur oppression ou de l'obscurité dans laquelle ils se trouvent face à leurs conditions de vie, du moins jusqu'à ce qu'on (les intellectuels) leur révèle cette réalité objective. Mon désaccord avec cette position m'a amenée à présenter dans un document de recherche qui se réfère explicitement aux "femmes du Sahel" (Piron 1991a) un modèle théorique de la compétence fondamentale de tout acteur social (voir plus bas).

La représentation que donne Mathieu de ces femmes africaines est à la source d'un autre effet de pouvoir de ce discours qui a des conséquences directes sur les conditions de vie des femmes dont elle trace un si sombre tableau, notamment dans le cadre de leurs rapports avec le développement international. C'est ce que j'appelle le "syndrôme du tableau désastreux", selon lequel des discours "dénonçant", ou plutôt construisant, le non-pouvoir de certains acteurs sociaux sont utilisés et réinterprétés par d'autres acteurs dans diverses institutions, et ce, sans nécessairement tenir compte des nuances et de la complexité parfois rattachées à ces discours. Escobar (1984-1985) a bien montré la taille de l'enjeu que constitue, pour les institutions du développement international, la production de discours scientifiques sur le Tiers-Monde qui mettent l'accent sur l'énormité des difficultés de ces pays, et beaucoup plus rarement sur ce qu'il y existe de "positif". En effet, ces discours ont pour effet de justifier perpétuellement la nécessité de l'aide extérieure et donc de tout l'appareillage institutionnel des organismes gouvernementaux et non gouvernementaux qui sont impliqués dans les pratiques du développement international. Autrement dit, plus le tableau tracé du Tiers-Monde est sombre, plus le développement international, ses pratiques et ses institutions, ont de raisons d'être et de se perpétuer.

Dans le cas de l'objet de savoir "femmes du Sahel", de nombreux textes scientifiques fournissent la matière d'un tableau désastreux dont la citation suivante est un bon exemple: "Les femmes -victimes des valeurs socio-culturelles qui leur sont défavorables sont encore souvent surchargées de travail, analphabètes ou peu éduquées, totalement dépendantes de leurs époux et responsables d'une importante progéniture [...]. Les projets entrepris en leur faveur doivent viser à faciliter le travail des femmes, à les éduquer sur tous les plans" (Savané 1986: 21).

Évoquons d'abord les effets de pouvoir potentiels de ce tableau désastreux. D'une part, il semble que les femmes ainsi représentées tendent à intérioriser cette description négative d'elles-mêmes, par l'intermédiaire des agents de développement et des animatrices avec lesquels elles sont en contact. En témoignent les propos d'une vieille femme mossi du Burkina Faso rencontrée par ma collègue Félicité Ringtoumda en juillet 1990, qui s'est définie de la façon suivante: "Je ne sais rien puisque je n'ai pas été à l'école. Nous avions un savoir, mais aujourd'hui, notre savoir n'est plus un savoir. C'est vous, qui êtes allées à l'école, qui avez le savoir. C'est vous-mêmes qui dîtes que nous, au village, nous ne savons rien".

Il existe un autre effet de pouvoir potentiel, plus directement lié au contexte des interventions du développement international. En effet, à force de présenter les femmes rurales du Sahel comme des êtres victimisés et accablés de travail et de responsabilités, ne construit-on pas un discours qui les catégorise d'emblée comme étant passives et sans pouvoir, donc incapables de transformer leur situa-

tion sans une aide extérieure? Définies comme dépendantes en général, elles sont par le fait même dé-responsabilisées face à ce qui leur arrive, ce qui influence leur statut dans l'univers du développement international. De plus, la tendance à insister sur leur ignorance peut avoir comme effet de justifier aux yeux des décideurs du développement international le fait que les interventions qui les concernent soient conçues par des experts, dont le savoir est légitimé par son origine scientifique, sans qu'elles puissent participer au processus de décision.

Parmi les textes qui peuvent nourrir ce tableau désastreux figure, par exemple, le livre de Monimart (1989), *Femmes du Sahel*, dont les deux premiers chapitres décrivent en détail la "spirale du pire" (ibid.: 57) engendrée systématiquement par la désertification qui met les femmes rurales de ces régions dans des situations de plus en plus intolérables: difficultés croissantes d'approvisionnement en eau, en bois et en nourriture, corvées épuisantes, problèmes de santé, déstabilisation sociale en raison de l'exode des hommes, malnutrition des enfants, etc.; "en brousse, la misère au quotidien s'est installée. [Il faut] résister sur place à la disette et à la malnutrition en développant des stratégies de survie dans l'attente de jours meilleurs" (ibid.: 46). Cependant, il ne s'agit là que d'un côté du tableau puisque les femmes interrogées par Monimart lui ont aussi montré l'existence d'aspects positifs dans ces transformations (éveil, regroupements, etc.). Cependant, se demande Monimart, "après l'analyse d'un désastre aux multiples conséquences et interactions négatives, comment oser parler d'impacts positifs? Ce sont les Sahéliennes qui l'ont dit, partout" (ibid.: 51). Elle laisse donc un espace dans son texte pour montrer la "lucidité remarquable [de ces femmes] dans l'analyse des changements" écologiques, économiques et sociologiques qui affectent leur contexte de vie, et leur détermination à agir. Mais comment cette lucidité se combine-t-elle avec l'épuisement dénoncé ailleurs dans le texte? Deux stratégies discursives alternent donc dans cette représentation des femmes du Sahel, ce qui a l'effet positif de montrer la complexité de la situation. En revanche, le tableau désastreux y est si bien peint qu'il pourrait facilement être réutilisé par des gestionnaires du développement (auxquels s'adressait d'ailleurs originellement cette recherche) sans qu'ils prennent en considération la tension présente dans le livre, et qui pourraient en conclure, en dépit des efforts de l'auteure, que ces femmes sont trop accablées pour participer activement aux projets de développement, notamment de lutte contre la désertification.

Parpart (1989), dans son introduction à un recueil d'articles sur les femmes et le développement en Afrique, en vient à faire des généralisations qui peuvent également devenir matière à "tableau désastreux": "already overburdened women are putting more effort into obtaining cash income, despite worsening labor conditions [...] Women everywhere balance the double burden of reproductive labor with both waged and unwaged labor outside home [...] This double burden, with its attendant consequences -fatigue and overwork- has been documented all over the world" (ibid.: 5-6). Comme elle le dit elle-même, il s'agit là d'un "scénario plutôt sombre", aggravé par la crise économique... Même si de nombreux aspects de cette description-représentation renvoient à des situations réelles, bien qu'infiniment plus complexes, comment imaginer qu'elle puisse contribuer à l'augmentation de la participation des femmes dans les prises de décision entourant les projets de développement dont elles pourraient bénéficier? Les fictions du tableau désastreux peuvent ainsi avoir des effets imprévus et incontrôlables sur des pratiques sociales bien précises, et qui le seront d'autant plus que l'auteure négligera cette possibilité.

Cette analyse suppose que de tels textes sont lus et utilisés par des acteurs sociaux situés en dehors de la sphère académique, dans le milieu du développement; or, comme le constate Schlemmer (1987: 17), "sans le savoir, inconscients que nous étions d'être lus, précisément par les décideurs, nous avons déjà les mains sales", c'est-à-dire que nos discours ont déjà depuis longtemps des effets sur les décisions relatives aux pratiques du développement, effets qui peuvent toutefois être fort différents des intentions des auteurs et ne pas refléter leur propre position. La référence à l'expertise scientifique, même lorsqu'elle vient des sciences sociales et de la recherche féministe, fait partie des stratégies discursives internes au régime de vérité en vigueur dans le milieu du développement international, qui fonctionne différemment de celui du milieu académique.

Quel bilan tirer de cette exploration des effets de pouvoir potentiels du discours féministe dénonciateur? Principalement, l'ironie, tragique, dirait Collin (1992), voulant que l'effet de solidarité que devait avoir la dénonciation de l'oppression des femmes du Tiers-Monde porte en lui la possibilité de l'effet inverse, en raison des effets de pouvoir et d'exclusion propre à tout discours vrai, et du caractère incontrôlable de la réflexivité institutionnelle du savoir, qui est pourtant d'autant plus cruciale que les enjeux

politiques liés à la production de savoir dans ce contexte sont importants pour les femmes visées. Que faire alors? S'il n'est pas possible de concilier théoriquement l'engagement pour une cause féministe collective et la priorité donnée à la diversité des interprétations que les femmes font de leur vie, quelle stratégie discursive adopter si on continue à se préoccuper du sort de ces femmes? Et d'abord, de quel ordre est cette préoccupation? De quelle solidarité s'agit-il?

Pour une autre conception de la solidarité

Si la catégorie "femmes" est un construit et, en ce sens, une fiction qui érige le critère différenciateur du genre comme son fondement légitime, la catégorie "femmes du Sahel" l'est tout autant. La solidarité ressentie avec les êtres humains si divers et si différents qui composent cette catégorie est donc fondamentalement imaginaire, pour ne pas dire fantasmatique, et trouve un de ses fondements dans le "populisme" (Olivier de Sardan 1990) caractéristique d'une partie des sciences sociales; ses autres fondements dépendent de l'idiosyncrasie de chacun et chacune. Les femmes du Sahel sont donc un objet de discours flou sur lequel ne peut se greffer qu'un projet de solidarité vague et indéfini, une fiction qui peut cependant renvoyer à des prises de position bien définies, par exemple au sujet de la pluralité des interprétations et de l'imposition de représentations légitimes, et avoir des effets dans de multiples contextes de pratiques sociales.

Par ailleurs, la critique postmoderne montre qu'un savoir dénué d'effets de pouvoir, au sens de conséquences sur des pratiques, n'est pas concevable puisque tout savoir est produit dans et par la vie sociale, avec ses contraintes et ses conflits, et que l'utilisation ultérieure de ce savoir dans de multiples contextes n'est ni contrôlable ni prévisible, tout en étant très probable. Une stratégie de production de savoir qui peut être envisagée dans le contexte de ce questionnement consiste alors à tenter d'imaginer les effets potentiels de pouvoir de tel ou tel discours, à la lumière de la connaissance des contextes où ils ont des chances d'apparaître, et à ajuster le régime de vérité que l'on produit de manière à orienter ces effets potentiels dans une direction jugée moins néfaste qu'une autre, en regard de cette solidarité imaginaire. Ainsi, dans certains cas (rares), la rhétorique de la dénonciation sera appropriée, alors que dans d'autres contextes, il s'agira plutôt de mettre en valeur les compétences et les capacités des femmes concernées par la recherche, ou dans d'autres, de leur laisser la parole *verbatim* pour faire valoir leurs interprétations, etc. Une consigne générale est cependant nécessaire: montrer la complexité de la façon la plus claire possible. Le critère qui oriente une telle production de connaissances est d'ordre pragmatique, en ce qu'il se réfère à l'action possible et/ou souhaitée, et n'est pas d'ordre spéculaire; il tente aussi de prendre en compte la réflexivité institutionnelle du savoir, c'est-à-dire les liens infiniment complexes et étroits entre les discours et les pratiques.

Cette stratégie se double d'une démarche critique incontournable, qui prend ici la forme d'une entrée de plain-pied dans l'arène des combats entre savoirs. Autrement dit, cette solidarité pragmatique, orientée vers l'action, doit aussi amener à faire la critique des savoirs qui produisent de façon plus ou moins contrôlée et imprévue des effets de pouvoir contraires à ceux qui sont recherchés. Le caractère engagé (solidaire) de cette démarche relève d'une conception large de l'action politique qui, comme je l'ai indiqué plus haut, considère les discours comme des objets de pouvoir constitutifs de rapports de force (tout en étant constitués par eux) et, à ce titre, comme partie prenante dans les luttes politiques propres à une société. Comme le dit Foucault (1980: 133, mes italiques), "the essential political problem for the intellectual is not to criticise the ideological contents supposedly linked to science, or to ensure that his own scientific practice is accompanied by a correct ideology, but that of ascertaining *the possibility of constituting a new politics of truth*".

Les quatre projets de recherche que j'ai entrepris au Centre Sahel, seule ou avec Félicité Ringtoumda, s'inscrivent dans une telle stratégie. Dans un texte (Piron 1990), j'ai montré les enjeux liés au choix du concept de pouvoir pour étudier les rapports de genre au Sahel. Si le pouvoir est assimilé à une instance répressive, dès que l'on utilise cette notion, les femmes tendent effectivement à être représentées comme des êtres minorisés et incapables d'agir. En revanche, si on adopte une définition contextuelle du pouvoir, sur le modèle utilisé par Foucault, il est possible de montrer que les femmes, selon leur position sociale (âge, situation familiale, activités productives, etc.) et selon les contextes de leurs pratiques et les enjeux qui s'y construisent, ont plus ou moins d'espace de pouvoir, c'est-à-dire de marge de manoeuvre pour réaliser leurs objectifs (voir la deuxième partie de ce texte).

Le document *Les savoirs des femmes au Sahel: vers une revalorisation des compétences locales* (Piron et Ringtoumda 1991) propose un modèle détaillé de la compétence de tout acteur social, notion inspirée en grande partie par Giddens (1987) et par des sociologues constructivistes (Berger et Luckmann 1986), et qui décrit l'ensemble des savoirs qui permet à un acteur social d'agir et d'interagir de façon adéquate et efficace dans son contexte de vie (Piron 1991a). Ces savoirs sont utilisés et réinterprétés par chaque acteur en fonction de ses pratiques et de son parcours biographique, dans les limites que lui impose l'univers de sens (ou culture) propre à la communauté, au sens large, dans laquelle il vit. L'accent est mis en particulier sur la compétence analytique des acteurs, notamment leur capacité de comprendre, sans nécessairement l'exprimer discursivement, les enjeux de pouvoir propres à un contexte. Le régime de vérité ainsi produit permettrait de préciser, par exemple, d'où provient la "lucidité remarquable" des paysannes du Sahel dont parle Monimart et de donner plus de légitimité à ce discours, dans la perspective du combat contre le tableau désastreux. Ce texte est d'ailleurs suivi d'un autre qui présente le combat des savoirs opposant la science et les compétences des acteurs sociaux (Piron 1991b).

Cette mise en place et cet "affûtage" de stratégies discursives ont débouché sur deux projets de recherche empirique: d'une part, une enquête sur les rapports avec le savoir institutionnel de jeunes femmes sahéliennes de niveau universitaire, depuis leur enfance. Les entretiens et les récits de vie que nous en avons tirés mettent en valeur autant les contradictions vécues par ces femmes, que leur capacité d'analyse de ces situations et de leur complexité (Piron et Ringtoumda 1992). Le deuxième projet, qui est en cours de réalisation, tente d'utiliser la notion de combat des savoirs pour comprendre certains écueils inhérents aux pratiques du développement international, à partir de trois études de cas de projets de formation d'artisanes et d'agricultrices au Burkina Faso; le combat des savoirs est celui qui se déroule entre les experts de la formation et les savoirs des femmes visées. Derrière cette recherche se profile le projet que Foucault, sans l'expliciter clairement, nomme la libération des savoirs subjugués, "the insurrection of knowledges against the institutions and against effects of the knowledge and power that invests scientific discourse" (Foucault 1980: 87). Dans ce passage très important, il explique que la critique postmoderne devrait être une tentative d'émanciper "historical knowledges from [the scientific] subjection, to render them, that is, capable of opposition and of struggle against the coercion of a theoretical, unitary, formal and scientific discourse. It is based on a reactivation of local knowledges [...] in opposition to the scientific hierarchisation of knowledges and the effects intrinsic to their power" (ibid.).

Conclusion

La critique du savoir qui caractérise le postmodernisme conduit inévitablement à réfléchir sur les effets de pouvoir de discours féministes qui portent en eux les "symptômes" caractéristiques de tout discours vrai, et à les mettre en rapport avec des contextes dans lesquels ils pourraient être (ou sont déjà) réutilisés. Cette démarche critique s'inscrit dans une solidarité imaginaire, mais pragmatique et non dénonciatrice, avec une catégorie fictionnelle de personnes, dont on imagine cependant l'insertion dans des systèmes de pouvoir complexes, notamment dans le cas des femmes du Tiers-Monde et du développement international. L'interprétation du postmodernisme donnée ici considère que la critique des effets de pouvoir du savoir est un acte politique, tout comme l'est la construction d'un savoir pragmatiste orienté vers l'action, notamment vers le renversement des effets de pouvoir jugés négatifs.

Afin de faire valoir mon interprétation des enjeux du débat entre postmodernisme et féminisme, la critique a été nécessaire mais, je l'espère, de manière constructive. Le combat entre savoirs qui s'est déroulé dans ces pages n'avait pas pour but de dévaloriser le travail réalisé par la recherche féministe, mais de provoquer une réflexion sur la pertinence et l'efficacité de diverses stratégies de solidarité envers les femmes du Tiers-Monde, au plan de la production de connaissances, et sur la complexité infinie des liens entre les discours et les pratiques.

Je termine avec ce bilan de Rosaldo (1987: 300): "A set of prior understandings gave feminists a strategy and an object to attack. Yet these understandings have inhibited our grasp of just how tenuous our terms and oppositions are and how adherence to the idioms of the past inhibits the development of a morally and intellectually satisfying feminist sociology".

Notes

1. Toutes les citations issues du texte "Truth and Power" présenté dans Foucault (1980) sont en anglais, langue de la deuxième version de ce texte, celle de la première étant l'italien; une version tronquée en français est parue ultérieurement.

2. Ce qui n'implique pas qu'il n'a pas de responsabilité.

3. Ce texte, qui a été écrit à la suite d'une réflexion sur des projets de recherche que j'ai réalisés dans le cadre du Groupe de recherche Femmes-Sahel, doit beaucoup aux passionnantes discussions que j'ai eues avec Marie-Andrée Couillard, Yolande Pelchat et Félicité Ringtoumda, ainsi qu'avec Yvan Simonis et Mikhaël Elbaz. Je remercie en particulier Yolande pour ses lectures attentives et bienveillantes de ce texte, Bernard Arcand pour ses conseils et ses encouragements appréciés, ainsi que mes nombreuses évaluatrices dont l'intérêt, les suggestions, la tolérance et/ou l'intolérance m'ont obligée à approfondir ma réflexion. Je reste seule responsable de ce texte. Je remercie aussi le C.R.S.H. de son appui financier.

4. Il existe bien d'autres controverses, portant notamment sur les rapports entre le postmodernisme, la postmodernité et la modernité, ou entre la postmodernité, le capitalisme et le monde occidental, etc., que je n'aborde pas ici.

5. Bauman (1990: 422) rappelle que cette attitude face aux savoirs spontanés des acteurs et des actrices sociaux est caractéristique du projet moderniste: "the orthodox consensus [...] of modern sociology was founded on the shared assumption of false consciousness (wrongly supposed to be the distinctive property of post-Lukacsian marxists). [According to this assumption,] rationality of the actor remains mostly wanting, always suspect. The actor needs the rational scientist to make sense of her action, the sense of which - when left to her flawed rationality- she would hardly account for" (ibid.).

6. Dont ce texte est un élément, comme on le verra dans la suite du texte.

7. Le féminisme socialiste joua un rôle important dans l'évolution de ce point de vue.

8. Dans une recherche sur le concept de pouvoir (Piron 1990a), j'ai indiqué différentes formes que peut prendre l'analyse du pouvoir selon la notion de pouvoir utilisée, en prenant trois conceptions comme exemples.

9. Il est intéressant de noter que le livre édité par Strathern (1987) n'est pas identifié comme féministe, bien que certains de ses auteurs se définissent ainsi et que son thème soit l'inégalité dans les rapports de genre.

10. Butler (1990: 5) va plus loin et se demande si "the construction of the category of women as a coherent and stable subject [is not] an unwitting regulation and reification of gender relations".

11. Mascia-Lees et al. (1989) font remarquer l'absence de textes féministes dans les recueils de textes sur le postmodernisme (Clifford et Marcus 1986) en anthropologie, ainsi que l'absence de référence aux travaux féministes dans ces mêmes textes; ceci n'est pas exact car Rabinow (1986) aborde ce sujet en discutant un texte de Strathern sur les relations ambigües entre l'anthropologie et le féminisme. Par ailleurs, Diamond et Quinby (1988: 16) remarquent que Foucault, tout en montrant comment les discours scientifiques disqualifient et suppriment les discours des groupes marginaux, ignore quasiment les discours des femmes: "his almost exclusive focus on works by men pushes women's discourses of resistance to the margins of his texts".

12. Avec une collègue, nous avons utilisé cette approche pour analyser les enjeux et les stratégies des identités de genre dans le Québec contemporain (Hadj-Moussa et Piron 1992).

13. Une première version de cet article a elle-même provoqué une telle colère lors d'une évaluation anonyme provenant d'une revue féministe, colère qui allait au-delà des maladresses du texte et qui me prêtait l'intention de démolir le féminisme. Cette critique n'a toutefois pas abordé le problème de fond. En relisant cette première version, j'y ai également trouvé des traces de colère de ma part, mais dirigées contre les effets de pouvoir du féminisme classique.

14. Dagenais (1986: 11) participe à la construction de cette représentation lorsqu'elle explique les difficultés de jeunes femmes, notamment de jeunes chercheuses, à adopter le cadre d'analyse féministe classique, par le fait qu'elles "n'ont peut-être pas eu encore à vivre pleinement, conscience et pratique réunies, ce qu'on doit continuer d'appeler [...] la condition féminine", comme si ces personnes n'étaient pas vraiment des femmes.

15. Ong (1988: 82) va plus loin que le reproche d'ethnocentrisme bien connu en affirmant que cet effet de pouvoir s'apparente à l'ancien racisme colonial puisqu'en dépeignant les femmes du Tiers-Monde comme identiques, interchangeables et plus exploitées que les femmes occidentales, les féministes affirment la supériorité de leur culture et le retard du monde non moderne. Cette interprétation reste discutable.

16. Malgré leur volonté d'écouter "les voix des femmes", pour certaines féministes travaillant sur le genre et la division internationale du travail, "feminists like Heidi Hartmann are considered more significant in uncovering the social meanings of work relations than the words of women on the shop floor" (Ong 1988: 85)

Références

ABU-LUGHOD, L.
1990 "The Romance of Resistance: Tracing Transformations of Power Through Bedoin Women". In *Beyond the Second Sex. New Directions in the Anthropology of Gender*, P.R. Sanday et R.G.Goodenough éd., pp. 313-337. Philadelphie, University of Pennsylvania Press.

BALBUS, Isaac D.
1987 "Disciplining Women. Michel Foucault and the Power of Feminist Discourse". In *Feminism as Critique* S. Benhabib & D. Cornell éd., pp.110-127. Minneapolis, University of Minnesota Press.

BAUMAN, Z.

1988 "Sociology and Post-modernity", *The Sociological Review* 36(4).

1990 "Philosophical Affinities of Post-modern Sociology", *The Sociological Review* 38(3), 411-444.

Bellah, R., N. Haan, P. Rabinow et W.M. Sullivan.
1983 "Introduction". In *Social science as moral inquiry*, N. Haan, R. Bellah, P. Rabinow et W.M. Sullivan éd., pp. 1-18. New York, Columbia University Press.

BRUNER, E.M.
1983 "Introduction". In *Text, Play and Story: the Construction and Reconstruction of Self and Society*, E. Bruner éd. The Am. Ethno. Society Proceedings.

BUTLER, Judith
1990 *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*. New Yok: Routledge.

Clifford, J. et G. Marcus éd.
1986 *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press.

COLLIN, Françoise
1992 "Praxis de la différence. Notes sur le tragique du sujet". In *Les Cahiers du Grif* 46: 125-141.

COUILLARD, Marie-Andrée
1987 *La tendresse, le discours et le pouvoir. Les rapports hommes-femmes et les transformations sociales chez les paysans malais du nord de la péninsule malaise*. Thèse de doctorat, Département d'anthropologie, Université Laval.

COUZENS HOY, David
1988 "Foucault: Modern or Postmodern?". In *After Foucault. Humanistic Knowledge, Postmodern Challenges*. J. Arac éd. pp. 12-41. New Brunswick, Rutgers University Press.

DAGENAIS, H.
1986 "Le féminisme aujourd'hui: état de la question". In *Approches et méthodes de la recherche féministe*, H. Dagenais éd. Québec, GREMF.

DI LEONARDO, Micaela
1991 "Introduction: Gender, Culture and Political Economy. Feminist Anthropology in Historical Perspective". In *Gender at the Crossroads of Knowledge: Feminist Anthropology in the Postmodern Era*, M. Di Leonardo éd., pp. 1-47. Berkeley, University of California Press.

DIAMOND, Irene, et Lee QUINBY
1988 "Introduction". In *Feminism & Foucault, Reflections on Resistance*, I. Diamond & L. Quinby éds., pp.11-20. Boston, Northeastern University Press.

DINAN, Carmel
1977 "Pragmatists or Feminists? The Professional Single Women in Accra, Ghana". In *Cahiers d'Études africaines* 65: 155-176.

DREYFUS, Hubert et Paul RABINOW
1984 *Michel Foucault, un parcours philosophique*. Paris, Gallimard.

ESCOBAR, Arturo
1984-1985 "Discourse and Power in Development, Michel Foucault and the Relevance of his Work to the Third World", *Alternatives* X, 377-400.

FARDON, R. éd.
1985 "Introduction: a Sense of Relevance". In *Power and Knowledge. Anthropological and Sociological Approaches*, R. Fardon éd., pp. 1-20. Edinbourg, Scottish Academic Press.

FERGUSON, K.
1991 "Interpretation and Genealogy in Feminism", *Signs* 16(2): 322-339.

FLAX, Jane
1987 "Postmodernism and Gender Relations in Feminist Theory", *Signs* 12(4), 621-643.

FOUCAULT, Michel
1975 *Surveiller et punir*. Paris, Gallimard.

1976 *La volonté de savoir*. Paris, Gallimard.

1980 *Power/knowledge. Selected interviews and other writings 1972-1977*. New York, Pantheon Books.

1984 "Le pouvoir, comment s'exerce t-il?". In Hubert Dreyfus et Paul Rabinow *Michel Foucault, un parcours philosophique* Paris, Gallimard.

FRASER, Nancy
1989 *Unruly Practices, Power, Discourse, and Gender in Contemporary Social Theory*. Minneapolis, Universiy of Minnesota Press.

GALLOP, Jane, M. Hirsch et Nancy K. Miller
1990 "Criticizing Feminist Criticism". In *Conflicts in Feminism*, M. Hirsh et E. Fox Keller éd., pp. 349-369. New York: Routledge.

GERTRUDE
1977 "Postface à quelques préfaces", In *Cahiers d'Études africaines* 65: 177-187.

GIDDENS, A.
1987 *La constitution de la société*. Paris, P.U.F.

1990 *The Consequences of Modernity*. Stanford, Stanford University Press.

1991 *Modernity and Self-identity: Self and Society in the Late Modern Age*. Stanford, Stanford University Press.

HAAN, N., R. BELLAH, P. RABINOW, W. SULLIVAN éd.
1983 *Social Science as Moral Inquiry*. New York, Columbia University Press.

HADJ-MOUSSA, Ratiba et Florence PIRON
1992 "Enjeux et stratégies des identités de genre dans le Québec contemporain: comment être un homme, comment être une femme?". Manuscrit.

HIRSH, M. et E. FOX KELLER
1990a "Introduction: January 4, 1990". In *Conflicts in Feminism*, M. Hirsh et E. Fox Keller éd., pp. 1-5. New York: Routledge.

1990b "Conclusion. Practicing Conflict in Feminist Theory". In *Conflicts in Feminism*, M. Hirsh et E. Fox Keller éd., pp. 370-385. New York: Routledge.

HIRSH, M. et E. FOX KELLERéd.
1990 *Conflicts in Feminism*. New York: Routledge.

LATOUR, Bruno
1983 "Comment redistribuer le grand partage?", *Revue de synthèse* 110, 203-236.

LAURETIS, T. de
1990 "Upping the Anti (sic) in Feminist Theory". In *Conflicts in Feminism*, M. Hirsh et E. Fox Keller éd., pp.255-270. New York: Routledge.

LE COUR GRANDMAISON, Colette
1978 "La natte et le manguier". In *La natte et le manguier. Les carnets d'Afrique de trois ethnologues*. Le Cour Grandmaison et al., pp. 5-83. Paris, Mercure de France.

LEACOCK, Eleanor
1981 *Myths of male dominance. Collected articles on women cross-culturally*. New York, Monthly Review Press.

LYOTARD, Jean-François
1979 *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Paris, Les Éditions de minuit.

MACCORMACK, C. et M. STRATHERN éd.
1980 *Nature, Culture and Gender*. Cambridge: Cambridge University Press.

MARCUS, G.E. et D. CUSHMAN
1982 "Ethnographies as texts", *Annual Review of Anthropology* 11: 25-69.

MASCIA-LEES, F.E., P. SHARPE et C. BALLERINO COHEN
1989 "The postmodernist turn in anthropology, cautions from a feminist perspective", *Signs* 15(1), 7-33.

MATHIEU, N.-C.
1985a "Présentation. Femmes, matière à penser... et à reproduire...". In *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, N.-C. Mathieu éd., pp. 5-16. Paris: Editions de l'École des hautes études en sciences sociales.

1985b "Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie". In *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, N.-C. Mathieu éd., pp.169-245. Paris: Editions de l'École des hautes études en sciences sociales.

MONIMART, Marie
1989 *Femmes du Sahel. La désertification au quotidien*. Paris, Karthala, OCDE et Club du Sahel.

MOORE, Henrietta L.
1988 *Feminism and Anthropology*. Cambridge et Oxford, Polity Press.

MUTONKOLEY, Gertrude Mianda
1992 *Genre, pouvoir et développement: des stratégies des femmes dans le production maraîchère de Kinshasa, Zaïre*. Thèse de doctorat, Université Laval.

NICHOLSON, Linda éd.
1990 *Feminism/Postmodernism*. New York, Routledge.

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre
1990 Populisme développementiste et populisme en sciences sociales: idéologie, action, connaissance. In *Cahiers d'Études africaines* 120: 475-492.

ONG, Aihwa
1988 "Colonialism and Modernity, Feminist Representaions of Women in Non-Western Societies", *Inscriptions* 3-4, 79-93.

PAROLES DU ZAÏRE
1984-1985, *Les Cahiers du Grif* 29: 67-69.

PARPART, J.
1989 Introduction. In *Women and development in Africa. Comparative Perspectives*, J. Parpart éd., pp. 3-18. Lanham: University Press of America. s.d. (à paraître) "Who is the "Other"? A postmodern Critique of Women and Development Theory and Practice". Manuscrit.

PELCHAT, Yolande
1992 "Repenser la "question des femmes": un survol des théories sociales sur le genre". In *Questions de genre et de développement: vers une contribution accrue de la recherche évaluative*, Y. Pelchat et P. Simard. Québec, Centre Sahel de l'Université Laval.

PIRON, Florence
1990 *Le pouvoir des femmes au Sahel, analyses et discussions*. Québec, Centre Sahel de l'universté Laval.

1991a "Le savoir de l'acteur social, vers la notion de compétence". In Piron et Ringtoumda *Le savoir des femmes au Sahel, vers une revalorisation des compétences locales*. Québec, Centre Sahel de l'Université Laval.

1991b "Le savoir scientifique et les autres savoirs". In Piron et Ringtoumda *Le savoir des femmes au Sahel, vers une revalorisation des compétences locales*. Québec, Centre Sahel de l'Université Laval.

PIRON, Florence et Félicité RINGTOUMDA
1991 *Le savoir des femmes au Sahel, vers une revalorisation des compétences locales*.

1992 *Les étudiantes sahéliennes au Québec: parcours personnels et témoignages*. Québec, Centre Sahel de l'Université Laval (à paraître).

RABINOW, Paul
1986 "Representations Are Social Facts: Modernity and Post-Modernity in Anthropology". In *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, J. Clifford et G. Marcus éd., pp. 234-261. Berkeley, University of California Press.

RORTY, R.
1990 *L'homme spéculaire*. Paris, le Seuil.

ROSALDO, M. Z.
1987 "Moral/Analytic Dilemmas Posed by the Intersection of Feminism and Social Science". In *Interpretive Social Science, a Second Look*, P. Rabinow et W. Sullivan éd., pp.280-301. Berkeley, University of California Press.

ROSALDO, M.Z. et L. LAMPHERE
1974 "Introduction". In *Woman, Culture and Society*. M.Z. Rosaldo et L. Lampher éd. Stanford, Stanford University Press.

RYAN, Michael
1982 *Marxism and Deconstruction. A Critical Articulation*. Baltimore, The Johns Hopkins University Press.

SANDAY, P.R.
1988 "The reproduction of Patriarchy in Feminist Anthropology". In *Feminist Thought and the Structure of Knowledge*, Mary McCanney Gergen éd., pp. 49-68. New York, New York University Press.

SANDAY, P.R. et R.G. GOODENOUGH éd.
1990 *Beyond the Second Sex. New Directions in the Anthropology of Gender*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press.

SAVANÉ, Marie-Angélique
1986 *Femmes et développement en Afrique de l'ouest. Incidences des transformations socio-économiques sur le rôle et le statut des femmes*. Genève, UNRISD.

SCHLEMMER, Bernard
1987 "L'anthropologue face au développement ou le savant face au politique?". In *Terrains et perspectives. L'Anthropologie face aux transformations des sociétés rurales, aux politiques et aux idéologies du développement*, P. Geschiere et B. Schlemmer éd., pp. 15-22. Paris, ORSTOM.

SCOTT, Joan W.
1990 "Deconstructing Equality-Versus-Difference: or, the Uses of Poststructuralist Theory for Feminism". In *Conflicts in Feminism*, M. Hirsh et E. Fox Keller éd., pp. 134-148. New York: Routledge.

1988 *Gender and the Politics of history*. New York, Columbia University Press.

SINDZINGRE, Nicole
1984-1985 "Une société matrilinéaire (les Senufo Fodonon)", *Les Cahiers du Grif* 29: 37-51.

STRATHERN, M.
1985 "Knowing Power and Being Equivocal: Three Melanesian Contexts". In *Power and Knowledge. Anthropological and Sociological Approaches*, R. Fardon éd., pp. 61-82. Edinbourg, Scottish Academic Press.

1987 "Introduction". In *Dealing with Inequality. Analysing gender relations in Melanesia and beyond*, M. Strathern éd., pp. 1-32. Cambridge, Cambridge University Press.

STRATHERN, Marilyn éd.
1987 *Dealing with Inequality. Analysing gender relations in Melanesia and beyond*. Cambridge, Cambridge University Press.

TURNER, B.S.
1990 "Periodization and Politics in the Postmodern". In *Theories of Modernity and Post-modernity*, B.S. Turner éd., pp. 1-13. Londres, Sage.

WEINER, A
1983 *La richesse des femmes ou comment l'esprit vient aux hommes*. Paris, Le Seuil.